

L'étrangère

revue de création et d'essai

46 Poésie : frontières et limites

Paul Bélanger · Philippe Blanchon · Michèle Finck ·
François Lallier · Emmanuel Laugier · Victor Martinez ·
Chantal Neveu · Léopold Peeters · Anne Penders ·
Olivier Schefer · Pierre-Yves Soucy · Harry Szpilmann ·
Jean-Charles Vegliante · Jean-Claude Villain



PIERRE-YVES SOUCY

Migrations des limites

Moi, je remplacerais le mensonge vital par l'irrespect vital... De même qu'on parle en traduction d'une relation audacieuse avec l'original, cette audace étant révélatrice, tandis que le respect ne permet pas, disons, de pénétrer dans les méandres et les dédales du texte. Cet irrespect est nécessaire, véritablement vital, c'est ce que j'ai appelé dans un de mes textes – à qui j'ai donné ce titre – le « viol vital ». C'est cela précisément, le fait de ne pas accepter les limites et d'accepter, au contraire, la violation des limites, qui amène l'effondrement des stéréotypes, de tous les clichés, de tous les ersatz qui circulent en abondance.

DIMITRIS DIMITRIADIS

Le poète fait éclater les liens de ce qu'il touche. Il n'enseigne pas la fin des liens

RENÉ CHAR

PIERRE-YVES SOUCY

Né au Québec, poète, essayiste et éditeur, docteur en sociologie politique de l'Université de Bruxelles (ULB), il a enseigné dans plusieurs universités et a travaillé comme d'attaché de recherches et de responsable de la section poésie et de littérature étrangère (AML) à la Bibliothèque royale de Belgique, avant d'occuper la chaire Roland-Barthes de l'Université de Mexico (UNAM). Il a publié une quinzaine de livres de poésie, et de nombreux essais sur la littérature, la pensée, la culture et l'art contemporains. Ses textes ont été traduits en plusieurs langues. Derniers livres publiés : *D'une obscurité, l'éclaircie* (Bruxelles, Le Cormier, 2013), *Neiges. On ne voit que dehors* (Bruxelles, La Lettre volée, 2015).

Ce qui tenait lieu de point de départ, tenter d'interroger ce que nous révèle l'idée de *limite* ou de *frontière* sous ses diverses manifestations et réalités dans le domaine de la culture, celui des arts et de la poésie, en particulier, aura été sujet, en raison de son extrême mobilité, à se dérober sans cesse. Car ce que la tentative de cette réflexion peut engager en termes d'implications et de largeur de vue ne vaut pas que pour et par elle-même si ce n'est du fait que le *ne pas accepter les limites* auquel nous convie le poète, romancier et critique, Dimitris Dimitriadis touche désormais à toutes les dimensions de l'existence humaine et se trouve ainsi à remettre en jeu – pour ne pas dire en cause – les conditions existentielles générales et singulières, réflexives, symboliques et sensibles, qui témoignent de ce que nous sommes. Plus qu'à aucun autre moment de l'histoire humaine, sans doute, l'époque que nous vivons conçoit

notre monde comme un lieu de vie non seulement inachevé mais à jamais inachevable, un monde où l'idée d'incomplétude déclinée sous toutes ses coutures sert de prétexte pour soutenir celle, cette fois, de progrès selon le principe d'un progrès nécessaire et continu que toute nouvelle percée de la connaissance est censée nourrir afin de laisser place à un avenir inespéré il y a encore quelques années, quelques décennies, et même davantage, il y a quelques siècles. Ce devenir réel ou virtuel se révèle, toutefois, beaucoup plus fragile, plus problématique ou incertain, voire même plus catastrophique que jamais. Il suffit de se pencher un instant sur les traitements que l'on réserve à ce seul lieu dont nous disposons, celui que nous habitons : la terre, avec le monde de la vie qu'elle recèle, pour juger des atteintes irrémédiables qu'elle subit, et qui en aucune manière ne nous disculpent et ne nous épargnent.

L'esprit dans lequel baigne cette affirmation : *ne pas accepter les limites* consiste à désigner, dans un premier temps du moins, le refus de toute entrave liée à la fois aux modèles de comportements, aux habitudes surannées voire même, désastreuses, et nous renvoie à une critique radicale, nécessaire et même pressante de l'intériorisation de servitudes, de contraintes et de dépendances, conscientes ou inconscientes, conduisant en de multiples situations à restreindre aussi bien l'autonomie de chacun que la liberté sur laquelle elle se fonde. L'une comme l'autre, toutefois, nous paraissent impensables sans la reconnaissance fondamentale de ce que désigne le mot altérité – il faut entendre par là aussi bien la diversité, la multiplicité des êtres humains sur cette terre, qui constitue cette condition élémentaire des relations au fondement du vivre ensemble et qui se prolonge au niveau des différences significatives entre les sociétés, les cultures ou les civilisations – lequel accompagne l'autonomie, et qui fait se rejoindre aussi bien l'idée et l'expression réelles des libertés dans une perspective cette fois d'actions et engagements collectifs projetant des formes communes de vie et assurant cette dimension d'universalité qui les traverse. Rien d'un horizon ou

d'une dérive à caractère abstrait puisque cela engage toute notre condition d'être social alors qu'il convient de garder à jamais ouverte autant qu'active la possibilité d'expériences existentielles soutenues par les forces de la vie, par des formes de solidarité, des modes de connaissance et d'action, susceptibles de nous porter au-delà d'une pensée et d'un agir tenus pour désuets et dévitalisés, ce qui peut et doit engager une critique farouche mais rigoureuse du moment actuel et qui concerne aussi bien les orientations et choix individuels que collectifs.

Revenons un instant sur la signification des mots *limite* et *frontière*, car les mots sont en relation directe avec les représentations, les institutions, les manières de faire, de voir et de sentir. On sait combien certains mots se chargent souvent de significations plus que d'autres selon le contexte, ou encore la proximité ou la relation avec tel ou tel mot, dès qu'il est employé pour désigner tel ou tel objet, telle ou telle situation, tel ou tel événement, le plus souvent fort distincts ou tout à fait hétérogènes, pour les rapprocher et les faire tenir – signifier – ensemble. De tels rapprochements finissent par leur faire acquérir une disponibilité de sens que l'on ne leur soupçonnait pas au départ. Rien de nouveau dans le fait de soutenir que le mot, quel qu'il soit, dès qu'utilisé s'accorde toujours plusieurs figures, sa puissance d'évocation signalant d'innombrables possibilités. Ceux de *limite* et/ou de *frontière* n'y échappent pas. L'étymologie renseigne de manière très circonstanciée sur leur origine et sur les glissements en tant qu'extension du sens qu'ils sont appelés à connaître. Provenant du latin *limes*, *limitis*, *limite* désigne d'abord un chemin ou une sente bordant un domaine, un sentier séparant deux champs, laquelle signification contient aussi l'idée de seuil qui prépare au discontinu. Ce sens très concret ouvre sur un sens abstrait où se distinguent des phénomènes d'ordre physique ou d'ordre temporel. Quant au mot *frontière*, celui-ci ne nous renvoie pas moins dès l'origine à une même signification très concrète, celle désignant une démarcation de territoires, l'établissement de frontières géographiques, géopolitiques,

étatiques ou intra-étatiques, ou même encore à des frontières dites régionales. On s'en étonnera à peine du fait que le mot dérive de *front* – *faire front* –, la connotation militaire étant inscrite dans le mot dès son origine même.

Limites ou *frontières*, il nous faut reconnaître qu'elles ont toujours bougé alors qu'elles s'objectivent en se déplaçant comme jamais auparavant, et cela à tous les niveaux et sous tous les aspects et domaines de la vie qu'il nous est possible de pointer. Les bien trop brèves réflexions avancées ici, nous en sommes fort conscients, visent d'abord et avant tout l'expérience esthétique moderne dans ses prolongements contemporains plus actuels. Or cette expérience esthétique se déploie sur fond d'un englobant structurel à la fois social, culturel et sociétal certes fort mobile, mais précis, alors que la question qui consiste à se demander « dans quel monde vivons-nous? », n'a de pertinence qu'à demi. Car nous sommes parfaitement conscients, bien que ce ne soit pas le centre de notre propos ici, sur ce qui touche au déploiement de la forme capitaliste industrielle et son expansion mondiale, une logique d'ensemble qui aura conduit à la situation à la fois singulière et généralisée que nous vivons aujourd'hui, et plus que jamais largement dominante, celle d'un capitalisme financiarisé, dérégulé, spéculatif et globalisé que désigne à juste titre le concept d'économie néolibérale. Celui-ci détermine le cadre à la fois économique et politique, social et culturel par rapport auquel nous nous situons et à l'intérieur duquel nous agissons. Ainsi la généralisation des systèmes de production industrielle à l'échelle planétaire qui accompagne autant qu'il s'accompagne des révolutions technologiques et leur accélération dans sa phase contemporaine et actuelle, aura débouché sur un consumérisme débridé – et plus que jamais, sur la production d'objets à *obsolescence incorporée* – touchant, selon divers rythmes, toutes les sociétés pour finir par embrasser le monde. Toute une littérature bien étoffée aura exploré les tenants et les aboutissants de cette généralisation à l'échelle mondiale confortant une logique de consommation de masse,

avec des effets lamentables, celle de la formation de sociétés de masse qui appelle l'art de masse en cette époque de modernité tardive.

Sous cette dynamique centrale et constitutive du monde social et historique chevauchant les temps modernes jusqu'au plus *extrême contemporain*, nombreuses sont les limites qui auront été franchies. Et pour ne retenir dans un premier temps que quelques implications manifestes de l'obsolescence¹ des frontières, il suffit de rappeler combien les responsabilités et les prises de décision des institutions nationales et étatiques sont dépassées par les conséquences des catastrophes nucléaires (militaires ou civiles) et les effets irrémédiables de retombées radioactives ne répondant à aucun critère restrictif de lieu, d'espace ou même de temps. Dès lors, il faut se rendre à l'idée que ce que l'on désigne par catastrophe naturelle – un tsunami ou un tremblement de terre, pour ne prendre que ces exemples – peut parfaitement remettre en cause les frontières entre le monde naturel et l'univers technoscientifique, puisque désormais toute catastrophe naturelle peut interférer avec le second et amplifier au-delà de toute limite ses effets. Le couple Tsunami et Fukushima n'est pas le seul et dernier exemple en date, ni le premier, puisqu'il suffit de penser ici aux conséquences, qui ne s'embarrassent pas de quelque frontière que ce soit, de l'utilisation des produits mis au point par l'industrie chimique – la fabrication et l'utilisation de l'*agent orange* produit par Monsanto et Dow Chemical pour l'armée américaine se voit toujours sur des corps d'enfants mal formés qui naissent aujourd'hui encore, pour ne pas parler de Bhopal, les exemples ne manquent pas, qui se rappellent toujours à nous. Songeons encore aux nouvelles technologies entretenant notre mode d'existence, dont les conséquences sont imprévisibles et souvent néfastes sur l'air, l'eau, la terre, au point de venir altérer souvent de manière irrémédiable la fragilité des écosystèmes, la diversité des formes de vie, jusqu'au risque de compromettre la vie elle-même. L'exploitation des énergies fossiles et le commerce qui s'y pratique au niveau mondial comme leur consommation ne sont qu'un autre aspect

d'un même problème généralisé qui ne s'embarrasse pas non plus de quelque frontière.

Tout ceci concerne directement la relation entre l'horizon encore concevable qu'offre la nature et celui de la culture – ou, désormais, entre le monde naturel et un technocosme qui s'objective par lui-même, échappant plus que jamais à un réel contrôle, tout en maintenant l'illusion d'une maîtrise de l'homme sur cet univers qu'il a créé –, relation qui ne se décline pas dans l'histoire de l'humanité selon des limites établies et figées, bien au contraire. Les recherches les plus récentes montrent, en effet, combien les frontières entre l'*homme* et la *nature*, pour s'en tenir à cet aspect central, sont, depuis des temps immémoriaux, ou aléatoires ou indécisées. Ainsi y a-t-il lieu comme le suggère Philippe Descola, de jeter « sur le monde un regard plus ingénu, à tout le moins nettoyé d'un voile dualiste que l'évolution des sociétés industrialisées a rendu en partie désuet... », car « l'on ne s'était guère avisé que la frontière était à peine plus nette chez nous, malgré tout l'appareillage épistémologique mobilisé afin de garantir son étanchéité². » L'âge de la raison, la volonté de tout expliquer en isolant les divers champs de la réalité, et, dans la foulée, la forme de développement qu'aura générée le règne de la technique, auront modifié de fond en comble le regard que nous portons sur le monde naturel au point de transformer toute l'expérience que nous en faisons.

Les liens et médiations entre l'homme et la nature se sont densifiés et complexifiés, diversifiés et approfondis, en quelque sorte, pour le meilleur, parfois, pour le pire, très souvent, dès lors que l'on porte la moindre attention au traitement qui est fait au monde naturel soumis comme jamais à l'impact du complexe technologique sur tout ce qui nous environne. Alors que l'expérience esthétique – ou mieux, poétique – moderne et postmoderne reste investie par les liens, les écarts et les médiations entre la nature et la conscience que nous en prenons. La nature tient lieu quoi qu'on fasse de foyer d'ins-

piration décisif, puisqu'elle nous englobe comme elle englobe l'univers technique toujours en expansion que l'on tient désormais, et sans doute sans la distance critique nécessaire, pour une nécessité vitale. Toutefois, toute création dans le domaine de l'art et de la poésie ne se trouve pas moins, bien qu'autrement, tout à fait insérée dans cette réalité effective, cette totalité composite que nous actualisons et qui engage la parole depuis cette pulsion première et toujours active qui vient et tient des fondements la vie – et qui reste antérieure à la langue et à la subjectivité, une pulsion à la fois fulgurante et ouverte, même si profondément troublée par les conditions techniques, économiques, politiques et culturelles à l'intérieur desquelles notre pensée et nos gestes prennent sens et se rendent intelligibles.

Aussi, sur un plan parallèle, bien qu'intimement lié à ce que nous venons de dire, c'est toute l'économie des frontières au niveau mondial qui s'est trouvée bouleversée par le mode d'expansion globalisé du capitalisme industriel et financier. On peut ainsi penser le phénomène d'expansion colonial et celui des décolonisations comme autant de moments d'un processus beaucoup plus large qui a conduit à une intrication des sociétés, des cultures et des civilisations dans un cadre économique certes d'abord fort hétérogène mais suscitant par la force des choses des logiques d'intégration progressive et cumulative et, par là d'homogénéisation, notamment à travers les modes de consommation. Dès lors le régime des échanges économiques et, par conséquent, celui de l'ordre des frontières, témoins et comptables depuis un lointain passé du commerce et des échanges entre les sociétés, tombent-ils sous le coup d'un réseau complexe d'interdépendance touchant à toutes les dimensions de la société et de la culture. Les échanges internationaux – dans l'esprit du libre-échange généralisé – porte sur tout ce qui peut être vendu ou acheté, se préoccupant de moins en moins de quelque frontière que ce soit. Ainsi migrent-elles comme migrent toutes les limites entre les sociétés. Réelles ou symboliques, frontières et limites sont soumises à des retraçages pério-